



Un entretien avec Beate Sirota Gordon

On trouvera ci-après, en traduction française, plusieurs extraits d'entretiens qui furent réalisées les 8, 9 et 10 mars 2012 par Nassrine Azimi (NA) et Michel Wasserman (MW), au domicile new yorkais de Beate Sirota Gordon (BSG). Les questions abordées portaient sur les trois thèmes qui constituent la matière de ce livre : le destin de Leo Sirota (I), la rédaction de la Constitution japonaise (II), et la présentation au public américain des théâtres d'Asie (III).

I

MW — *Vous savez, par exemple, quand on évoque Korngold ou ce type de musiciens, ils étaient toujours nostalgiques de leur passé à Vienne, et regrettaient d'avoir dû s'exiler. Vous n'aviez pas cette impression avec votre père ?*

BSG — Non, pas du tout. Ma mère voulait rentrer en Europe, tout le temps, mais mon père se plaisait au Japon. Il aimait vraiment les Japonais, il se sentait bien avec eux en toutes choses. Et ses élèves l'adoraient. Bien sûr il y avait toujours quelque chose à l'École de Musique, parfois des problèmes avec le directeur ou avec tel ou tel professeur, c'est inévitable, mais rien qui soit vraiment de conséquence s'agissant de mon père parce que tout simplement ce n'était pas ce genre de personne, il avait une attitude très optimiste, et quand je dis optimiste, si optimiste par exemple qu'il ne croyait pas qu'il puisse jamais y avoir de guerre entre le Japon et les États-Unis, pour lui

c'était absolument hors de question, il ne pensait pas que cela arriverait jamais, que le Japon puisse faire la guerre aux États-Unis en sachant quelle était la puissance de ce pays. Et donc...

MW — *C'est pourquoi il revint.*

BSG — Pardon ?

MW — *C'est pourquoi il revint en 41*²⁸.

BSG — Absolument, il ne croyait pas qu'il y aurait une guerre.

MW — *Même à ce moment-là ?*

BSG — Même à ce moment-là. Je sais, ma mère pleurait et le suppliait de rester aux États-Unis, et moi aussi je lui disais de rester, et tout le monde, ses amis, je pense que Korngold était alors à... Je parle de 1941, je crois que Korngold était à...

MW — *Il était à Hollywood.*

BSG — Oui, à Hollywood. Et nous sommes allés à Hollywood et nous y sommes restés à peu près un mois, il a vu les amis qu'il y avait. Je crois que nous avons loué l'appartement d'Eva Le Gallienne²⁹.

MW — *Je ne vois pas qui c'est.*

BSG — C'était une actrice aux États-Unis, je ne suis pas sûre, elle était probablement d'origine européenne, et nous sommes restés chez elle un mois environ, et il a vu ses amis, et tout le monde disait que la guerre était inévitable, à ce moment-là, c'était en septembre-octobre 1941, les gens parlaient comme ça et mon père disait : oh non, les Japonais n'oseront jamais attaquer un pays comme les États-Unis, il était convaincu qu'il n'y aurait pas

²⁸ Des États-Unis, où Leo et Augustine s'étaient rendus en juillet 1941 pour revoir leur fille (cf. *supra.*, p. 114-116).

²⁹ Eva Le Gallienne était une actrice américaine d'origine britannique (1899-1991).

de guerre, et ma mère bien entendu n'allait pas le laisser rentrer seul au Japon, et je me souviens qu'elle pleurait et le suppliait de prendre la décision de rester aux États-Unis, mais je pense qu'il trouvait que la vie que des gens comme Korngold menaient dans les studios...

MW — *Était misérable ?*

BSG — Était très difficile, peut-être misérable en un sens. Il aimait... Il aimait ses élèves, il aimait la vie beaucoup plus tranquille qu'il menait au Japon, et aussi la possibilité de faire un meilleur travail qu'aux États-Unis. C'est ce qu'il ressentait. Et il rentra sans appréhension, avec une femme qui en était pleine. Et quand ils arrivèrent au Japon, il fut presque mis en prison à Tokyo parce que quelqu'un avait dit que mon père avait emporté des documents diplomatiques quand il était venu me voir aux États-Unis, et qu'il avait posté une lettre à Benes et une autre à Masaryk qui lui avaient été confiées par le... c'était le Chargé d'affaires tchécoslovaque à Tokyo, M. Havlicek³⁰. C'était un très bon pianiste, élève de mon père. Et avant que mon père ne parte... Mon père était politiquement parlant un homme très naïf, le Chargé d'Affaires lui avait demandé s'il voudrait bien poster deux lettres quand il serait aux États-Unis et on était en 1941, et il avait ces deux lettres dans une enveloppe et il les confia à mon père³¹, et mon père ne les regarda même pas, elles étaient dans sa valise et il s'appretait à ouvrir l'enveloppe à San Francisco et à poster les deux lettres, mais je suppose que quelqu'un sur le bateau, un garçon de cabine ou autre, trouva ces lettres dans les bagages de mon père, je suis sûre que les bagages de tous ceux qui allaient en Amérique à ce moment-là étaient fouillés. Mon père voyageait sur le *Tatsuta Maru*, le dernier bateau je crois à partir avec une cargaison de soie. Le *Tatsuta Maru* fut d'ailleurs interdit

³⁰ F. Havlicek était en réalité l'ultime Ministre de Tchécoslovaquie à Tokyo, avant que le Japon cesse de considérer le pays comme un état souverain (mars 1939). Voir *supra*, p.117, note 23.

³¹ On a vu qu'Augustine donne une version légèrement différente de cet incident : selon son récit, c'est à elle que les lettres auraient été confiées. Voir *supra*, p.117.

d'accoster à San Francisco, et mon père et ma mère restèrent trois jours dans la baie à attendre sur le bateau.

MW — *Oui, et il joua du piano pour les passagers...*

BSG — Oui, pour calmer leur inquiétude. Quoi qu'il en soit je pense qu'un garçon de cabine doit avoir trouvé ces noms et en avoir parlé à la Police Militaire au Japon, ce qui fait que lorsque mon père revint au Japon ils voulurent l'emprisonner, mais le père de son élève Haruko Fujita était un avocat international. Haruko Fujita était pratiquement l'élève favorite de mon père, c'était une jeune femme qui devint ensuite bibliothécaire à la Diète, et son père était un avocat international, et il engagea sa parole que mon père n'était pas un espion, et que c'était de sa part un acte complètement innocent que d'avoir posté ces lettres à San Francisco. C'est ainsi que mon père fut laissé tranquille et n'alla pas en prison.

MW — *Oui, d'ailleurs il put...*

BSG — On était déjà en décembre 41.

MW — *Oui, et il put travailler comme professeur et comme concertiste jusqu'à fin 43.*

BSG — Oui.

MW — *Est-ce qu'ils parlaient beaucoup de Karuizawa après ?*

BSG — À moi ?

MW — *Oui.*

BSG — Oh oui. C'était très dur, parce que mon père n'était pas censé enseigner à des élèves japonais, c'est pourquoi ma mère enseignait à la place à des enfants de diplomates qui étaient à Karuizawa.

MW — *Elle était autorisée à le faire ?*

BSG — Oui, elle était son assistante, elle en avait le droit, mais c'étaient des étrangers, pas des Japonais. Mon père aussi aurait pu enseigner à des étrangers, mais il n'y en avait pas du niveau qui aurait pu vouloir prendre des leçons avec lui. Les gens à qui ma mère enseignait étaient les enfants du personnel diplomatique, vous voyez, le genre d'Européens qui étaient à Karuizawa. Donc elle, elle enseignait, mais mon père, lui, voulait faire du troc, il voulait échanger des pulls, des lainages et autres contre de la nourriture, et les Japonais n'étaient pas censés se livrer à ce genre de choses avec les étrangers. Mais mon père... Vous connaissez l'histoire ?

MW — *Non, je ne crois pas.*

BSG — Mon père aimait faire du vélo, et il allait dans les bois pour couper du bois de chauffe. Alors un jour il trouva une jolie ferme, frappa à la porte et demanda au fermier s'il accepterait d'échanger de la nourriture contre des choses qu'il avait, des pulls, des chaussures ou autres, et l'homme d'abord lui dit : non, non, on n'a pas le droit de faire ça, mais il regarda attentivement mon père et lui dit : vous voulez bien entrer un instant, je voudrais vous montrer quelque chose. Alors mon père ôta ses chaussures et entra dans la maison, et là, dans le *tokonoma*³², il y avait une affiche de lui à la salle de Hibiya³³. Ce fermier était allé en touriste à Tokyo, il s'était promené près de la salle tard dans la soirée, presque à la fin du concert, et comme il n'avait jamais entendu de piano auparavant il était entré, les portes n'étaient pas encore fermées, il avait entendu de la musique, c'était mon père qui jouait, et comme il était impressionné il avait demandé aux ouvreuses s'il pouvait avoir l'affiche, c'est pourquoi il était reparti avec, l'avait gardée, et quand il réalisa que mon père était l'homme sur l'affiche il décida de faire du troc avec lui, et de lui donner de la nourriture en échange de ce que mon père avait à lui offrir.

³² Alcôve dans la salle de séjour de la maison japonaise traditionnelle, que l'on assortit généralement d'une décoration.

³³ Le *Hibiya Kôkaidô*. Voir *supra*, p. 31.

MW — *Votre père en un sens avait le sentiment d'avoir été trompé par les Japonais ?*

BSG — Pendant la guerre ?

MW — *Oui.*

BSG — Il pensait très fortement qu'il avait été maltraité, et que... Mais il y avait les gens, différents de la Police Militaire et des autorités, ses élèves par exemple qui firent beaucoup de choses héroïques pour lui, comme quand le Mont Asama explosa et que toutes les vitres furent cassées, ce n'était pas une maison de style japonais, c'était une maison d'été à Karuizawa, toutes les vitres étaient cassées. L'une de ses élèves de Tokyo apporta avec sa mère des plaques de verre, elle les coupa et les fixa dans les fenêtres, et puis il y eut un autre élève qui apporta un jour un poulet et le déposa sur les marches de devant. Donc avec ses élèves il pouvait encore communiquer secrètement, peu bien entendu mais tout de même, et certains d'entre eux l'aiderent à s'en sortir, mais il était très amer d'avoir été interdit d'enseigner. Ils avaient des rations de nourriture pour les Japonais, ce n'était pas assez pour un Occidental, alors mon père maigrit beaucoup. Il souffrit de malnutrition, ma mère aussi. Elle gonfla, lui devint très maigre. Oui, il leur en voulait pour cela, et puis à la dernière minute, une semaine environ avant le largage de la bombe atomique, les gens de la Police Militaire, qui étaient venus je crois les questionner presque chaque jour durant les deux années qu'ils passèrent à Karuizawa, leur dirent qu'ils reviendraient dans une semaine, et qu'il devait se préparer à être arrêté et emprisonné. Et dans la semaine eut lieu l'explosion de la bombe. Et bien sûr ils ne vinrent pas le chercher. Après la guerre, le Ministre de l'Éducation lui-même vint chez mon père à Tokyo pour le supplier de rester. Mais mon père ne voulut pas rester, et il partit pour les États-Unis. Mais sa tournée d'adieux, qui eut lieu quand il avait...

MW — *Dans les 80 ans ?*

BSG — Oui, 78 ans. Il se rendit au Japon, mais à ce moment-là il avait déjà passé dix-sept ans à Saint-Louis, presque aussi long-

temps qu'au Japon. Ses élèves japonais s'étaient mis ensemble pour l'inviter, et il y était allé. Et je sais que cela a été très touchant. Moi-même je n'ai pas pu y aller, j'avais deux enfants en bas âge.

MW — *Il parlait japonais ?*

BSG — Mon père ? Non, il ne parlait pas, juste un peu, *sukoshi dake*, *hontô ni sukoshi dake*³⁴. Ma mère non plus ne parlait pas japonais, ou très peu. Je crois que j'ai dit dans mon livre qu'elle parlait un « japonais de cuisine ». Par exemple pour débarrasser la table...

MW — *Ah oui, elle disait Sara sayônara*³⁵ !

BSG — Sara sayônara. C'était à peu près ce que ma mère savait dire... Bon, elle parlait un peu plus que ça, mais pas vraiment couramment... C'était moi d'habitude qui lui servait d'interprète.

II

BSG — Les Japonais, le peuple japonais semblait très satisfait de la Constitution.

MW — *Vous voulez dire les gens en général ?*

BSG — Oui, mais le gouvernement, lui, n'en était pas très content. Mais comme je l'ai dit nous avons beaucoup discuté, on a commencé à travailler à dix heures du matin et on n'en avait pas encore fini à deux heures du matin, la clause dont j'étais responsable n'était pas la dernière à être débattue, ça a continué jusqu'à cinq ou six heures du matin.

³⁴ En japonais : *Juste un peu, vraiment juste un peu.*

³⁵ *Idem.* Littéralement : *Au revoir les assiettes !*

NA — *Le lendemain matin.*

BSG — Et puis Joe³⁶ et son personnel sont restés pour les problèmes de traduction, parce qu'ils travaillaient aussi sur le langage. Nous, nous tentions de diminuer les pouvoirs de l'Empereur et les Japonais n'aimaient pas ça, donc ils se sont efforcés quand nous avons discuté la clause relative à l'institution impériale de renforcer les termes qui conféraient du pouvoir à l'Empereur, et nous avons contre-argumenté, cela a été une longue discussion qui a pris beaucoup de temps. Finalement nous l'avons emporté, mais nous avons dû concéder quelques modifications. Pour le gouvernement évidemment ce n'était pas suffisant et il n'en fut pas satisfait, bien entendu, mais comment aurait-il pu l'être ? MacArthur n'avait pas souhaité au début que ce soit nous qui rédigeons, il voulait que ce soit le gouvernement, et Matsumoto Jôji, qui était ministre sans portefeuille et qui était censé rédiger la chose, produisit une Constitution qui était si semblable à celle de Meiji que vous pouviez à peine percevoir la différence. Et donc MacArthur dit non, nous ne pouvons pas accepter ça et lui fit refaire sa copie, et à nouveau il revint avec quelque chose qui était totalement inacceptable. C'est alors que MacArthur décida...

NA — *...que nous allions nous y mettre.*

BSG — *...que maintenant nous allions faire les choses à notre façon parce que c'était totalement impossible... Vous voyez, il craignait que la Commission...*

NA — *...d'Extrême-Orient.*

³⁶ Joseph Gordon, que Beate devait épouser en 1948, et qui en 1946 travaillait pour les services linguistiques de l'armée américaine à titre d'expert en langue japonaise.

BSG — Oui, la Commission d'Extrême-Orient³⁷, elle devait se réunir peu après, en février, à la fin février je crois, et il craignait qu'il y ait des gens là-dedans qui voudraient que l'Empereur soit déclaré criminel de guerre, parce qu'il y avait des pays qui souhaitaient cela, les Alliés surtout. La Commission d'Extrême-Orient était un organisme chargé de la gouvernance du Japon, mais bien sûr c'était MacArthur qui gouvernait, et il avait un Conseil allié au-dessous de lui, mais vous auriez dû voir comment ils étaient traités, je veux dire maltraités, on ne leur transmettait pas d'information, et c'était vraiment... C'est au point que j'avais fini par ne plus aller aux réunions tant je me sentais embarrassée...

NA — *Mais ils étaient aussi dans le même Dai-ichi Building*³⁸ ? *On leur avait donné un petit coin dans le bâtiment ?*

BSG — Non, je me demande maintenant s'ils étaient dedans ou dehors, parce que je me rappelle qu'ils étaient tellement traités par dessus la jambe, je n'ai même pas de souvenir qu'ils aient eu un endroit à eux, vous savez. Je les voyais seulement aux réunions, et ils n'avaient aucun pouvoir. Mais MacArthur craignait que la Commission, si elle se réunissait en février, vote pour la destitution de l'Empereur. Il pensait que la Chine aurait alors voté pour eux.

NA — *Et la Russie...*

BSG — La Russie, et l'Australie aussi probablement, et MacArthur ne voulait pas que cette question soit abordée, il voulait donc la Constitution *in situ*, avant la réunion, déjà faite, vous

³⁷ *La Far Eastern Commission*, organisme de décision interallié concernant l'occupation du Japon, et dont les directives s'imposaient au gouvernement américain et donc à Mac Arthur, supervisait depuis Washington les activités du *Allied Council for Japan*, basé à Tokyo et destiné en principe à conseiller MacArthur. Le peu de goût de MacArthur pour l'intervention des Alliés au Japon, ainsi que les débuts de la guerre froide, rendirent ce Conseil à peu près inopérant.

³⁸ Le bâtiment de la Compagnie d'assurance Dai-ichi Seimei, qui fait face au Palais Impérial à Tokyo, servit de siège au quartier général des forces d'occupation.

voyez, comme un fait accompli, parce qu'une fois que vous aviez une constitution elle constituait la loi du pays. C'est pourquoi nous avons dû travailler aussi vite, c'est pourquoi nous n'avons eu que neuf jours.

NA — *Et quelle était l'ambiance générale au SCAP, je veux dire, de quoi vous souvenez-vous, était-ce...*

BSG — Pendant cette période ?

NA — *Pendant cette période, et plus généralement durant les dix-huit mois où vous y avez travaillé, était-ce excitant ?*

BSG — C'était très excitant, mais le plus excitant sans aucun doute est quand nous avons commencé à travailler sur la Constitution parce que c'était... c'était aussi enivrant de voir une vingtaine de personnes qui travaillaient là-dessus, qui étaient encore des ennemis quelques mois plus tôt, et qui cherchaient maintenant à semer les graines de la démocratie, et qui étaient enivrés de le faire, heureux de le faire, cherchant à faire naître quelque chose. Et c'était vraiment enivrant, et nous travaillions nuit et jour parce que de toute évidence neuf jours c'est très court, en mettant à profit les constitutions que j'étais allée chercher dans diverses bibliothèques. Tout le monde les consultait parce que personne n'avait encore rédigé de constitution, tous étaient donc heureux d'avoir une sorte de modèle, et aussi les constitutions étaient très précieuses parce qu'elles contenaient de très bonnes idées, spécialement pour les femmes. Elles étaient d'excellents modèles, et...

NA — *Je me souviens que vous aviez à votre disposition la Constitution soviétique, Bismarck...*

BSG — Les pays scandinaves...

NA — *La Constitution américaine...*

BSG — Oui, la Constitution américaine, bien entendu, mais il était intéressant et surprenant, au moins pour moi, de constater combien il y avait de bonnes choses pour les femmes dans la Constitution soviétique et dans certaines constitutions scan-

dinaves. Et donc nous avons travaillé comme je l'ai dit jour et nuit parce qu'il y avait des comités distincts pour chaque chapitre de la constitution. On n'aurait pas pu faire tout ensemble parce qu'il y avait trop peu de temps. Une commission, la mienne, était consacrée aux droits des personnes, et il y en avait une autre sur l'Empereur, avec quatre ou cinq personnes qui travaillaient là-dessus, et il y en avait encore une autre pour tout le... chaque chapitre avait sa propre commission. Et alors...

NA — *On est en février 46...*

BSG — Oui, 1946. Ensuite c'est allé à la Diète, et le texte a été promulgué par l'Empereur.

NA — *Donc, deux mois à peine après avoir commencé à travailler pour le SCAP vous étiez déjà...*

BSG — Oui, absolument, à vrai dire pas même deux mois, un mois environ. Je pense que j'ai commencé à travailler vers le 1^{er} janvier puisque j'étais arrivée à la fin décembre, et notre commission s'est réunie pour la première fois le 4 février.

III

BSG — Je suis allée à Purulia³⁹, qui est en Inde, pour voir les danseurs Chhau⁴⁰. Chhau, ça s'écrit C-H-H-A-U, encore une de ces langues impossibles... Quoi qu'il en soit nous sommes allés dans la forêt, et le voyage lui-même était quelque chose, dans la

³⁹ Ville de l'État indien du Bengale Occidental dont Calcutta est la capitale.

⁴⁰ Danse traditionnelle de la partie orientale de l'Inde. Exécutée de nuit et en plein air par des hommes à l'occasion de la célébration rituelle du printemps, elle incorpore des techniques de combat simulé, l'imitation stylisée de comportements animaux ainsi que des mouvements empruntés aux tâches ménagères quotidiennes des villageoises. La danse chhau se décline en trois styles relevant de régions distinctes. Celui de Purulia est particulièrement acrobatique et spectaculaire.

mousson et tout ce qui va avec, il fallut s'arrêter parce que le moiteur était noyé ou je ne sais quoi encore, mais finalement on a pu arriver, il devait être dans les cinq heures du soir, et le chef de l'administration des Forêts qui était en charge sur place était là, et il nous dit : oh, tous vos danseurs sont rentrés parce que nous vous avons attendus pendant six heures, et donc ils sont tous rentrés dans leur village. Et je dis, je suis venue des États-Unis pour voir ça — c'était effectivement une des choses que j'étais venue voir —, et ils sont partis, écoutez, prenez la voiture et envoyez des gens les chercher. Ils sont partis quand ? — Disons, il y a une demie-heure... Je dis : bon, ils ne peuvent pas être bien loin, et il répond : bien sûr, ils marchent, mais ils marchent dans les montagnes, et la route ne continue que sur un mile, après quoi il n'y en a plus. Je lui dis : de toute façon vous devez faire quelque chose, envoyez des coureurs ou autres, j'ai absolument besoin de les voir, je suis venue ici pour ça, alors ça peut aussi bien être au milieu de la nuit, ça m'est égal. Bref ils nous logent dans les petits bungalows que les autorités britanniques avaient construits pour leurs fonctionnaires, ils en avaient réservé un pour nous, j'étais là avec un anthropologue indien et son assistant, et on entre là-dedans, et le chef forestier dit : c'est bon, on va envoyer des gens qui marchent vite pour aller les chercher. En attendant on était là, et on a droit à un véritable défilé de poissons qui nous étaient apportés par les gens de l'extérieur, je ne sais où ils pouvaient bien avoir leur cuisine ou ce qui en tenait lieu. Donc nous mangeons et il se met à faire très sombre, il n'y a qu'une ampoule par pièce, et un lit, mais avec un matelas plus inconsistant que vous ne pouvez l'imaginer, un drap et pas d'oreiller. Quoi qu'il en soit nous allons nous coucher, et dans mon rêve j'entends battre du tambour. Je pense que c'est dans mon rêve, mais je m'éveille et j'entends à nouveau le bruit du tambour, je regarde par la fenêtre, bien sûr on est au milieu de la forêt et il fait nuit noire, il n'y a pas la moindre lumière où que ce soit mais j'entends toujours le tambour. Il n'y a pas de porte entre l'autre chambre et la mienne, juste une sorte de tissu, et

je dis : Professeur Bhattacharyyah⁴¹, je vous en prie réveillez-vous, je pense que j'entends battre du tambour, et donc il se lève, son disciple aussi, et ils disent : oui, oui, vous avez absolument raison, ce sont des tambours, descendons au rez-de-chaussée et préparons des lampes de poche. Et voilà que les gens arrivent avec des échelles, entre deux danseurs il y a une échelle qui est tenue à l'horizontale.

MW — Une échelle ?

BSG — Une échelle, une véritable échelle, et sur chaque échelle la coiffe qu'ils portent durant leur... une coiffe très élaborée. Et je me dis : où est-ce qu'ils vont bien pouvoir nous montrer ça, et le fonctionnaire de l'Office des Forêts dit qu'il n'y a que quelques pas à faire jusqu'à une clairière où ils pourront danser. Et alors que leurs battements de tambour redoublent les gens des villages commencent à arriver parce qu'ils ne peuvent entendre cela que pendant les fêtes, une fois par an⁴², et que là ils pouvaient y assister hors saison.

MW — Et c'était au milieu de la nuit ?

BSG — Au milieu de la nuit, il doit être cinq heures du matin, et ils arrivent avec les bébés sur le dos...

MW — Il y avait des lumières ? Des torches ?

BSG — Ils avaient des torches et des lampes de poche, c'est tout.

MW — Et ils venaient pour faire une démonstration ?

BSG — Ils venaient pour auditionner, oui, ils étaient une quarantaine. Alors bien sûr nous nous levons et nous allons là-bas, avec

⁴¹ Asutosh Bhattacharyyah (1909-1984), anthropologue indien qui "découvrit" au début des années soixante les danses de Chhau de la région de Purulia, que ses vastes forêts, son relief accidenté et ses tribus réputées hostiles rendaient particulièrement difficile à pénétrer.

⁴² Dans la première quinzaine d'avril, pour célébrer le printemps et le renouveau de l'agriculture.

tous ces gens autour de nous qui semblent sortir de nulle part, comme s'ils surgissaient de la terre elle-même. Et ils se mettent à danser, et c'est très, très intéressant, vraiment une forme de danse tout-à-fait fantastique, et quand ils ont fini notre chauffeur me dit : je dois vous conduire à l'avion pour le Sri Lanka, il faut nous dépêcher de partir, préparez vos bagages. C'est ce que nous faisons, mais je vois que M. Bhattacharyyah est dans une petite pièce où les danseurs se succèdent, et qu'ils sont occupés à quelque chose que je ne peux saisir. En fait, il prend leurs empreintes digitales comme reçu de l'argent que j'ai donné pour l'audition, de sorte que si plus tard des gens du village viennent se plaindre auprès des autorités de ce que les autres ont reçu de l'argent et pas eux, on puisse leur prouver que c'est en règlement d'une audition pour laquelle j'avais versé, je tiens à ce que vous le sachiez, deux dollars par personne. Et au moment où je vais monter dans l'avion, M. Bhattacharyyah me dit : je vais tâcher de les garder en vie pour vous. Les danseurs. Je dis : je vous demande pardon ? Et il me répond : il y aura inévitablement une famine ou dieu sait quoi encore, et beaucoup mourront, mais je viendrai de Calcutta leur apporter de la nourriture. Et je lui dis, oh, mais je voudrais moi-même leur envoyer quelque chose, que puis-je bien leur envoyer des États-Unis, peut-être du lait en poudre, ou quoi que ce soit dont ils puissent avoir besoin, et il me dit que ce sera très bien, et que si je lui envoie l'argent il pourra acheter les produits sur place et les leur apporter. Et il ajoute : vous avez choisi un certain nombre de danseurs, et c'est aussi pourquoi j'avais besoin de ces reçus, parce que vous comprenez, l'argent est une question de vie ou de mort. Et c'est ainsi que je monte dans l'avion et que je me dis : mon Dieu, parmi les quarante, j'en ai choisi quatorze pour venir aux États-Unis. Et être dans la situation d'avoir choisi parmi les gens, que quatorze vont survivre et que dieu sait ce qui va arriver aux autres, c'est une chose terrible quand on y songe, et cela m'a hanté pendant très longtemps, vous comprenez bien sûr...

MW — *Parce que vous voulez dire que le type va s'occuper des quatorze, et que les autres...*

BSG — Oui, parce qu'ils ne font pas partie de la troupe. C'est terrible.

NA — Oui, et je sais que cela vous hante toujours parce que vous m'en aviez déjà parlé.

MW — *Vous en parlez aussi dans votre livre.*

BSG — Ah oui, bien sûr...

MW — *Je pense que c'est l'histoire qui vous a le plus marqué.*

BSG — Oui, c'était très traumatisant.

NA — *Terrifiant.*

MW — *Est-ce que vous ne pensez pas que l'un des grands problèmes que posent, disons, ces... minzoku geinô⁴³ est qu'il est très difficile de les transplanter sur une scène occidentale ? Je veux dire ce que vous voyez, disons, dans la nature par exemple, et quand vous présentez ça sur...*

BSG — J'ai aussi une histoire là-dessus, à Sakhaline. Je les avais vus danser dehors dans un champ, et il y avait du poisson qui pendait sur des baguettes pour sécher, comme pour le *katsuo bushi*⁴⁴, vous savez...

MW — *Parce que vous êtes aussi allée à Sakhaline ?*

BSG — Je suis allée à Sakhaline. Et j'ai dit à mon régisseur à New York que j'allais acheter du poisson, du poisson séché, et que je voulais qu'il soit accroché en scène sur des poteaux, de bons vieux poteaux tout simples, et on est allés au marché au poisson avec les gens de Sakhaline. Quand ils sont arrivés à New York, la première chose que j'ai faite c'est d'aller avec eux à Chinatown pour acheter le poisson. Et vous êtes allés à Chinatown, il y a des masses de produits, des masses de produits, tandis qu'à Sakhaline quand un magasin a, disons, des pommes de terre, il peut aussi bien n'avoir ce jour-là que des pommes de terre et rien d'autre. Et tout le monde dans le village ira acheter ces pommes de terre,

⁴³ En japonais, *spectacle folklorique*.

⁴⁴ Idem, bonite séchée. L'un des éléments de base de la cuisine populaire traditionnelle.

puisqu'il n'y a rien d'autre à acheter. Donc nous allons à Chinatown avec ces masses de produits, et nous achetons le poisson, et ils veulent acheter des souvenirs, mais je dis que je suis désolée et qu'on n'a pas le temps. Et dans le métro — on était tous allés en métro parce qu'ils étaient très nombreux et que je ne voulais pas en perdre —, ils tirent des figures longues comme ça. Je demande à l'interprète russe pourquoi ils sont d'aussi mauvaise humeur. Et il me répond que c'est parce que je ne les ai pas laissés acheter de souvenirs. Et je dis, mais je leur ai dit qu'on reviendrait un autre jour pour les acheter. Et il me dit : mais eux ils disent : qui sait s'il en restera encore ? N'est-ce pas une histoire merveilleuse ? À Chinatown ! On n'oublie pas une chose pareille...

NA — *Et ils y sont retournés, bien sûr, pour voir...*

BSG — Bien sûr.

NA — *... si tout était encore là.*

BSG — Oui. Ils sont aussi allés à Macy's⁴⁵, et ils sont devenus complètement fous à Macy's.

⁴⁵ Le vaisseau amiral de la grande chaîne de distribution américaine, situé à proximité de l'*Empire State Building*.